

## Les monuments aux morts des capitales (Paris, Berlin, Londres)

par Elise Julien

*Maître de conférences en histoire contemporaine  
Institut d'Études politiques - Université Lille 2*

À l'issue de la guerre, les capitales déplorent de nombreux morts : ressortissants tombés au front, soldats soignés dans leurs hôpitaux, civils ayant succombé aux bombardements de l'ennemi (Paris) et aux restrictions massives du temps de guerre. Le deuil de tous ces morts s'organise autour d'une douleur profonde ; il donne lieu à un culte qui s'efforce de rassembler les vivants dans un hommage collectif autour des monuments aux morts. Dans les capitales, ces monuments présentent néanmoins quelques caractéristiques particulières.

### Les capitales, entre mémoire nationale et mémoire locale

En premier lieu, les capitales accueillent les marques de la mémoire nationale. La tombe du soldat inconnu français sous l'Arc de Triomphe, de même que celle du soldat inconnu britannique à l'abbaye de Westminster – complétée par la présence d'un tombeau vide, le cénotaphe de Luytens à Whitehall – cristallisent ainsi l'hommage national aux morts de la guerre. À Berlin, capitale davantage contestée d'un pays vaincu, il faut attendre 1931 pour que le bâtiment de la Nouvelle garde soit transformé en lieu de mémoire de la guerre, propice au recueillement mais dépourvu de tombeau.

Pour autant, si ces monuments se situent à Paris, Londres ou Berlin, ils ne sont pas à proprement parler parisien, londonien ou berlinois. Les capitales captent en quelque sorte une mémoire nationale dont les marques se déploient prioritairement sur leur territoire, alors qu'elles n'ont pas elles-mêmes érigé de monuments aux morts à leur échelle : il n'existe pas de monument spécifiquement dédié aux morts parisiens, londoniens ou berlinois comme il existe dans la plupart des villes, même de taille importante, des monuments dédiés à leurs habitants.

## Des monuments issus de nombreuses communautés de mémoire

En réalité, l'échelle pertinente pour l'édification de monuments aux morts est une échelle plus réduite que celle de ces capitales entières : c'est celle des arrondissements parisiens, des anciennes communes qui forment le Grand-Berlin et des quartiers londoniens, voire celle du voisinage – de petits autels, les *street shrines*, sont installés dans les rues de Londres et des plaques commémoratives sont apposées dans des cours d'immeubles parisiens.

En outre, les capitales concentrent des institutions sociales nombreuses qui parviennent à rompre l'anonymat de la grande ville et à créer des solidarités enracinées dans des lieux et un passé communs. Ainsi, les monuments sont nombreux dans les églises, les écoles et les universités, les administrations et les entreprises.

Enfin, les événements survenus dans les capitales pendant la guerre structurent la mémoire qui s'y développe. Paris a connu les bombardements : ils font des centaines de victimes et des destructions importantes, qui deviennent des lieux de commémoration (comme à l'église Saint-Gervais bombardée le Vendredi saint en 1918). Quant à Berlin, ville de garnison impériale, elle en conserve les infrastructures militaires : casernes et cimetières de la garnison sont des emplacements privilégiés pour les monuments régimentaires.

Tous ces monuments ont pu faire l'objet d'une commande ou d'un concours, avoir été financés par subvention ou par souscription. On en trouve certains dans les cimetières, d'autres sur les places publiques. Mais la plupart sont peu visibles, placés à l'intérieur des bâtiments (mairies, écoles, administrations, casernes...).

## Une large déclinaison de formes et de contenus

Les monuments doivent aider les survivants à supporter la mort et affirmer pour cela que les morts de la guerre ne l'ont pas été en vain. Dans ce cadre, les monuments scolaires ont surtout une vocation pédagogique, les monuments paroissiaux puisent dans le répertoire chrétien des symboles de consolation, les monuments professionnels œuvrent souvent à une légitimation corporative, les monuments militaires mettent en scène l'honneur ou la camaraderie.

Les contextes d'après-guerre ont aussi une influence sur la forme des monuments. À Paris et à Londres, où les monuments hésitent entre la tristesse et la fierté, la victoire permet de recourir à des allégories triomphantes et elle apporte une aura supplémentaire aux monuments de deuil. À Berlin, les monuments de deuil dominant dans l'immédiat après-guerre mais ils se trouvent à partir du milieu des années 1920 toujours plus confrontés à la concurrence de monuments d'un autre type : d'inspiration nationaliste et monarchiste, ceux-ci mettent en avant l'héroïsme des combattants, l'érigeant en exemple au point d'appeler parfois ouvertement à la revanche.